

# La Paracha par Mariacha

## Peut-on apprendre à aimer ?

Aharei mot-Kedochim, Paris, vendredi 23 avril 2021 20:36-21:49

essentielle

Nous allons parler de cette période particulière qu'est *sefirat haOmer* et de la *parasha* de cette semaine, fabuleuse et centrale, *Hahare mot-Kedochim*. Cette *parasha* fait suite à *Tazria Metsora* où il était question des lois de médisance, de *lashon ara*, de lésions cutanées et de la nécessité de se sensibiliser à l'autre, à son ressenti. Des mots peuvent toucher, peuvent être blessants et il est fondamental dit la *Torah*, de sortir de son enveloppe, de son ego afin de s'ouvrir à ce que vit l'autre personne. Une fois ce travail effectué, cette semaine, nous arrivons à ce que rabbi Akiva appelle la base de toute la *Torah*. Rabbi Akiva disait sur le *passouk* le plus connu universellement de cette *parasha* : *zé klal gadol baTorah*, j'ai cherché dans toute la *Torah* un *klal*, une généralité, un élément fondateur de ce qu'est la *Torah* et il se trouve dans *kédoshim*. La *Torah*, c'est 613 *mitsvots*, c'est donc long à appréhender, c'est multiple, c'est complexe. Selon rabbi Akiva, il existe une base, une fondation sur laquelle se posent toutes ces *mitsvots*. Ce fameux *passouk* connu de la *parasha* '*véahavta léreekha kamokha*' dont parle rabbi Akiva est si central que nombreux sont ceux qui pensent à tort qu'il s'agit d'un des dix commandements. Un jour, alors que j'allumais la radio, j'entendis un chroniqueur qui disait « tu aimeras ton prochain comme toi-même, ça fait partie des dix commandements. » Comment ???... Il faut retourner lire la *Torah*. Ce n'est pas dans les dix commandements mais *klal gadol baTorah* : c'est le centre, le fondement sur lequel on va s'appuyer et cela fait aussi partie de la *parasha* de cette semaine. Ce verset est généralement mal traduit par 'tu aimeras ton prochain comme toi-même' et nous allons dans ce cours nous demander si l'amour s'apprend, s'il est possible d'apprendre à aimer, s'il existe un mode d'emploi de l'amour.

On est toujours dans *sefirat haOmer*, période de préparation à *Chavouot*. On ne peut donc pas arriver au pied du Sinaï dans quelques semaines en disant « oui oui, on prend *naassé venishma* » sans travail de préparation, sans la base, sans le fondement. Sur quelle base repose cette *Torah* ? Si je construis le plus bel immeuble au monde sur un terrain marécageux, à quoi cela va-t-il ressembler ? C'est pour cela que la *parasha* qui contient ce *klal gadol*, cette phrase centrale que l'on va expliquer, porte un titre extraordinaire : *Kedoshim tiyou*, soyez *kadosh*, qu'on pourrait être

tenté de traduire par soyez saints. *Ki kadosh ani Hashem*, parce que moi *Hashem* Je suis saint. Ok, j'ai très envie d'être saint, les *mitsvots* de cette *parasha* vont m'y aider, mais comment fait-on pour devenir *kadosh* ? quelle est la méthode ? Quand il est stipulé de manger *cashé*, par exemple, on sait ce qu'il faut faire. Mais soyez saints ? C'est un beau projet. Comment fait-on ? Les *hahamim* se demandent si cela fait partie des 613 *mitsvots* ou s'il s'agit plutôt d'un état d'esprit général. La *parasha* doit nous mettre sur la voie de l'état d'esprit de ce qu'est la sainteté. Allons découvrir ensemble comment accomplir cet incroyable projet. On verra que ce n'est pas si difficile que ça et qu'il y a quelque chose d'instinctif. Pour devenir saint, il va surtout falloir être sain, avoir un esprit sain et comprendre des choses assez évidentes. Voyons de quoi il s'agit.

Dès le premier *passouk*, il est dit : *daber el kol adat bnei Israel*. Toute l'assemblée, tout le monde, les vieux, les femmes, les bébés, précise Rachi, sont concernés, parce que contrairement à ce que l'on pourrait croire, la sainteté n'est pas réservée à une élite. Voyons ce que propose Rachi concernant la question de la sainteté et voyons l'avis de *Ramban*. Notons que nous nous trouvons dans la période de préparation à *Chavouot* et que nous ne pouvons recevoir la *Torah* sans un travail préalable qui est celui de la *kedoucha*. Pour être saint, dit *Ramban*, il faut être mesuré. Il faut entretenir un rapport mesuré à son corps et ses pulsions. Tu manges, tu manges *cashé* mais en plus en faisant la *braha*, c'est très bien. Mais après, comment est-ce que tu manges demande *nahmanide* ? Comme un goinfre ? Encore, encore, encore et tu ne peux pas t'arrêter ? Mange tranquillement. Notre rapport à nos désirs, ne serait-ce que la nourriture qui renvoie aussi à un besoin vital, doit être mesuré. De la même façon, le rapport homme femme doit être mesuré et ne peut pas être un rapport de consommation. Sois donc mesuré dans tout ce que le monde a à t'apporter, dans tout ce dont tu as besoin dans le monde. Le *Ramban*, avec un mot très dur, précise que celui qui n'observerait pas cela, celui qui mangerait *cashé*, ferait la *braha* mais mangerait de façon démesurée, malpropre, ainsi que celui qui se comporterait mal avec son épouse, *hou naval bereshout haTorah*, il est dégoûtant à l'intérieur de la *Torah*. Quoi ? Je peux être au sein de la *Torah* et être dégoûtant ? car être au sein ne suffit pas pour être saint ! Encore faut-il

# La Paracha par Mariacha

## Peut-on apprendre à aimer ?

Aharei mot-Kedochim, Paris, vendredi 23 avril 2021 20:36-21:49

essentielle

être sain ...C'est bien pour cela que nous avons besoin de *Sefirat haOmer* avant d'arriver à *Chavouot*. Ce n'est effectivement pas tout que de respecter les *mitsvots*, d'être sur les rails, de checker toutes les cases, la question est de savoir de quelle façon nous faisons les choses. Quel est notre rapport au monde ? Hier, j'ai reçu la question suivante de la part d'une élève : « je me considère comme 'relig', mais pas complètement, j'ai encore beaucoup de chemin à faire, par exemple, je dis des gros mots. Donc peut-être qu'il ne faudrait pas qu'on me voit en jupe, qu'on me voit sous une apparence de relig ! » Elle questionnait la dissonance entre son attitude et l'image qu'elle renvoie, posant ainsi la question de *Kedoshim tiyou*. C'est sûr qu'il y a du chemin à faire : on ne va pas claquer des doigts et devenir *kadosh*. Pour autant, ça ne nous dédouane pas de l'obligation des *mitsvots* et de l'effort. On doit les observer tout en réfléchissant au fait d'être saints, à notre rapport à notre environnement, tout en maintenant la volonté de se raffiner. C'est le cheminement d'une vie. A ce sujet, Rachi, qui s'interroge sur la méthode pour atteindre la *kédousha*, très pragmatique propose de googliser la *Torah*. Il passe toute la *Torah* en revue pour voir où apparaît le mot *kadosh*. Il réfléchit ensuite à ce qui lie toutes les occurrences de ce mot. Bingo, il y a un lien. Dès que je trouve le mot *kadosh*, le verset qui suit traite d'un interdit dans le domaine des *arayot*, dans le domaine des relations interdites. Rachi, comme Ramban, appelle à un rapport mesuré au corps mais précise que cela porte dans le domaine du masculin féminin. Certains liens masculins féminins ne sont pas bons et ne correspondent pas à la définition de fertilité en termes de *Torah*. Dans le cadre du mariage, du *mikve*, en s'éloignant de tout ce qui est interdit, on est *kadosh*, selon Rachi.

Le mot *erva* est un mot que nous entendons beaucoup et qui se traduit par nudité. Pour comprendre le cœur de la *kedoucha*, il faut comprendre le mot *erva* ערבה, contraction de deux mots : *er*, et *vav hé* ו'ה. *Er* signifie détruire. *Erva*, c'est détruire le *vav* et le *hé*. Comme vous le savez, le nom d'*Hashem* est *youd ké vav ké*. Les deux premières lettres renvoient aux mondes supérieurs, inatteignables pour nous. Cela dit, *Hakadosh barouh Hou* se dévoile dans ce monde sous la forme *vav ké*. Le *youd*, l'infini, le divin est une petite lettre en l'air qui descend vers le bas pour faire un *vav*. Puis vient *hé*, la création du

monde. *Hé*, explique le *Zohar*, c'est toujours la dimension féminine et le *vav* la dimension masculine. C'est d'ailleurs aussi le cas en grammaire : *shelo*, à lui, avec un *vav* et *shela*, à elle, avec un *hé*. La dimension donneur du monde est masculine et *hé* est la dimension receveur et féminine du monde. Détruire le *vav* et le *hé*, c'est détruire la complémentarité masculin-féminin. Dans ce monde se trouvent des donneurs et des receveurs. C'est un monde qui n'est volontairement pas égalitaire mais dans lequel doit apparaître de la complémentarité entre donneur et receveur, entre le riche et le pauvre par exemple, entre le ciel et la terre. Dans ce cas, je dirais que la dimension masculine se trouve dans le riche et la dimension féminine dans celui qui se trouve dans le besoin. Le monde de complémentarité ne peut pas être détruit. *Erva*, dans son expression la plus excessive de destruction de la complémentarité, renvoie à toutes les relations interdites. Il y a cependant d'autres façons de détruire la complémentarité du monde et ce sera le propos de toute la *parasha* qui nous dépeint un monde non égalitaire. Nous, enfants de la république, avons grandi avec le slogan de liberté, égalité, fraternité. Vous êtes-vous déjà demandé où se trouvaient ces valeurs dans la *Torah* ? Liberté, facile, c'est *Pessah* et toutes les notions de *herout*. Fraternité, c'est partout dans la *Torah*. Où est l'égalité ? C'est important comme valeur et elle n'est pourtant pas présente dans la *Torah* ! Il faut savoir avant tout que la *Torah* ne parle pas en termes de droits. Quand le monde moderne parle d'égalité, il s'agit d'être égaux en droits. J'ai le droit de, j'ai le droit à. La *Torah* parle plutôt de devoirs. Elle s'adresse au *yehudi*, au pied du Sinaï et lui parle de ses devoirs vis-à-vis de lui-même, d'*Hashem* et du monde. Il ne sera pas question d'égalité mais de *kavod*. Le *kavod*, ce n'est pas du tout une notion à la mode dans le monde moderne. Hiérarchie, en dessous, au-dessus, a priori tout cela implique de la soumission, de la domination, alors que l'on préfère être tous pareils : les hommes, les femmes, les races, tout le monde, à part peut-être Sarah Halimi z'l qui, apparemment, elle, n'a pas le droit d'être égale....

La *Torah* se focalise sur cette notion de *kavod*, centrale dans cette période, du fait du décès des élèves de rabbi Akiva. *Al shelo naagou kavod zelaze*, dit le texte. Pourquoi les élèves sont-ils morts au cours de l'épidémie ? Parce qu'il ne se

# La Paracha par Mariacha

## Peut-on apprendre à aimer ?

Aharei mot-Kedouchim, Paris, vendredi 23 avril 2021 20:36-21:49

essentielle

témoignaient pas de *kavod*, les uns aux autres explique la guémara. Comme je vous le disais, *Hashem* n'a pas voulu créer un monde égalitaire mais plutôt un monde de complémentarité, où les talents des autres vont répondre aux besoins des uns pour aider les besoins des autres. Si je devais résumer notre *parasha*, je dirais qu'elle est pleine de situations dépourvues d'égalité. Il va beaucoup être question de la relation aux pauvres : comment aider un pauvre ? Est-ce que je lui donne la *tsedaka* ? ou est-ce que je lui donne un coin de mon champ afin qu'il puisse le travailler et retrouver sa dignité ? On va parler de deux personnes qui se rendent chez le *dayan*, un riche et un pauvre. Sans qu'il s'agisse d'un cas de corruption, si le riche est habillé en Saint Laurent et le pauvre en Primark, est-ce que le *dayan* rendra son jugement comme il faut ? Est-ce qu'il ne va pas avoir une abolition du discernement, ne sera-t-il pas un peu ébloui par la grosse Mercedes en face du tribunal ? Si tu veux être habillé en Yves Saint Laurent, tu as obligation d'habiller le pauvre – avec lequel tu as un différend- comme toi . Ainsi, sans fantasme d'égalité, on évite au *dayan* d'être influencé. Autre mitsva de cette *parasha* : celui qui a besoin d'un conseil, *lifnei iver lo titen mirshol*, ne met pas un obstacle devant un aveugle, devant celui qui a besoin d'un conseil et est ignorant. Est-ce que la connaissance que tu as et dont il est dépourvu va créer un rapport de force ou pas ? L'employeur et l'employé, parlons-en. L'obligation de payer son employé à temps ! a *Torah* est extrêmement stricte sur ces choses-là : *lo talin peoulat sahir*. Tu ne dois pas laisser ton employé passer une nuit sans son salaire, c'est écrit noir sur blanc. La *Torah*, systématiquement, dans toute cette *parasha*, évoque toutes les relations qui ne sont pas égales mais qui peuvent être complémentaires. La pire des choses qui éloigne de la *kedoucha*, nous dit la *Torah*, c'est de transformer ton talent, ta chance, ton attribut, ta qualité en rapport de supériorité. J'ai plus que, donc je suis au-dessus. Pas du tout. Ce que tu as doit te servir pour te positionner dans un rapport de **complémentarité** avec quelqu'un qui n'a pas ce que tu as actuellement.

Tout l'objectif de la *kedoucha* que nous voyons ici, c'est l'objectif d'un rapport sain et harmonieux entre les individus. Rabbi Akiva nous dit que c'est maintenant qu'il faut travailler cela. C'est donc maintenant qu'on lit ces *parashiot*. On est bien au cœur de la *Torah*. Le Maharal va dire

que ce n'est pas par hasard si l'épidémie s'arrête à *lag*, au trente-troisième jour puisque de un à trente-trois, il y a trente-deux jours, le trente-troisième jour étant déjà un jour de fête. Trente-deux en hébreu, c'est *lamed bet*, qui forme le mot *lev*, le cœur. Il y a trente-deux jours pour travailler ce qui se joue dans le monde du cœur. On arrive au *passouk* qui est *klal gadol*, central, extrêmement connu, au point que la secte chrétienne s'en est emparée pour fonder sa doctrine. Ce *passouk* commence par une histoire de cœur : *lo tissna et ahiha bilvaveha*, tu ne peux pas haïr ton frère **dans ton cœur**. Il se passe des choses dans le cœur, constate la *Torah*. Mais au lieu d'haïr, secrètement dans ton cœur, *ohiakh tohiakh*, va et fais-lui un reproche, *velo tissa alav het*, mais attention de ne pas lui faire honte. *Lo tikom velo tikor*, si ça ne s'est pas arrangé malgré tout, tu n'as pas le droit ni de te venger ni d'être rancunier, *veahavta lereekha kamoha*, aime-le, *kamoha*. La traduction de 'comme toi' est très mauvaise. Imaginons : J'ai économisé un an de baby-sit pour me faire un voyage avec mes copines cet été, je dois aimer l'autre comme moi, donc je lui donne tout ce que j'ai économisé. Ce n'est pas possible ! Ce *passouk* comme vous le voyez, commence par une histoire de cœur. Quand il est écrit dans ton cœur, ça signifie en secret. La personne a subi une atteinte et garde cela dans son cœur, donc elle ne l'invite plus, elle ne lui dit plus bonjour et l'autre personne se demande bien ce qu'elle a pu faire, ça arrive. Alors attention, la *Torah* n'est pas en train de dire que la haine n'existe pas. On m'a fait quelque chose, c'est normal d'avoir ce sentiment. Ok, mais pas en secret dans ton cœur, dit la *Torah*. Si tu as une rancœur en toi, va et extériorise-la. Vous avez un différent ? Parlez, il y a deux points de vue. Il faut au moins tenter quelque chose. Quoi qu'il advienne, tu ne dois pas lui faire honte ni te venger et enfin, *veahavta lereekha* et non pas *et reekha*. Tout le monde confond ces deux termes. « Et » נח introduit un complément d'objet direct alors qu'il est écrit *lereekha* qui signifie tu aimeras **pour** ton prochain. Rabbi Wiesel affirme que *si l'intention du passouk est que nous nous aimions tout un chacun, cela est étonnant. On ne peut pas recevoir un ordre irréalisable : peace and love, ce n'est pas possible. On a beau avoir un grand cœur, avoir de l'affection, de la bienveillance pour les autres sans que cela soit possible, à plus forte raison s'il s'agit d'aimer*

# La Paracha par Mariacha

## Peut-on apprendre à aimer ?

Aharei mot-Kedochim, Paris, vendredi 23 avril 2021 20:36-21:49

essentielle

comme soi-même. Par ailleurs, comment peut-on ordonner d'aimer ou d'haïr alors qu'il s'agit de sentiments impossibles à maîtriser ? Pour ces raisons, je pense que le mot *kamoha* signifie celui qui te ressemble. La *passouk* se dit donc ainsi : tu aimeras pour ton prochain, lui qui te ressemble, lui qui a été créé comme toi à l'image d'*Hashem*. Toute personne a besoin, qu'on lui manifeste de la joie lorsqu'il en a besoin et de la peine lorsqu'il en a besoin, bref, qu'on participe à son bien-être. Cette personne, comme nous, est sensible, comme nous, est à l'image d'*Hashem*. Je dois donc me positionner dans un rapport d'empathie, voire plus si c'est une personne est plus proche. Avec toute personne, je dois donc être joyeuse s'il lui arrive quelque chose de bien et peinée s'il lui arrive un malheur.

Posons-nous véritablement cette question du devoir d'aimer les personnes autour de nous. C'est aussi une question qui se pose dans le *Chéma* : *veahavta et Hashem Eloeka*, tu aimeras *Hashem*. Comment fait-on ? Si on se met à réfléchir en termes de complémentarité, une personne, dans sa différence, joue un rôle. En ce sens, on peut l'aimer. Vis-à-vis d'*Hakadosh barouh Hou*, plus on se rend compte du rôle qu'Il joue dans notre vie, que TOUT vient de Lui, plus on peut L'aimer. Aimer implique cette prise de conscience de la place qu'occupent les individus dans nos vies et implique de leur accorder cette place. *Kamoha*, il est comme toi à l'image d'*Hashem*. Cette *mitsvah* là diffère particulièrement de l'idée chrétienne de fusion, de confusion et d'amour des uns des autres en fantasmant que l'on peut gommer toutes les différences. En effet, voyons quelle est la *mitsvah* qui suit celle de *veahavta*. Comme vous le savez, l'ordre d'apparition des *mitsvots* dans la *Torah* est loin d'être hasardeux. Cette *mitsvah* qui suit porte sur les interdictions de créations hybrides. Forcer l'accouplement d'un âne et d'un cheval par exemple est interdit. Il faut respecter les espèces créées par *Hakadosh barouh Hou*. Juste après *veahavta* donc, vient l'interdiction de mélanger les espèces. A l'échelle humaine je dirais, chacun doit rester dans sa singularité. *Veahavta*, ce n'est pas gommer la différence, gommer la personne que tu es, au contraire, il s'agit de se nourrir de la différence. Réfléchissez à qui est votre meilleure amie : elle est très différente de vous, elle est aussi ordonnée que vous êtes désordonnées, aussi détendue que vous êtes contractée. La complémentarité est fertile et c'est une telle

relation qu'il convient de rechercher. Rabbi Akiva affirme que c'est précisément ça la base de la *Torah* : se lier à l'autre dans la complémentarité, parce que l'autre a été créé à l'image d'*Hashem* et qu'il comporte de l'infini en lui. Lorsque le candidat à la conversion toque chez Hillel et Shamai et leur dit qu'il souhaiterait apprendre la *Torah* sur un pied, Shamai se met en colère. Un pied signifie bien sûr un principe : la question est quel est le principe numéro un sur lequel se fonde la *Torah*. Aussi, lorsque l'on se tient sur un pied, on ne peut pas avancer : ce candidat signifie ainsi à Hillel qu'il tend à faire du sur-place dans sa vie, rien n'avance. Donne-moi, demande-t-il, une *Torah* qui me permette d'avancer, donne-moi surtout un grand principe qui me permette de comprendre où est mon erreur dont la conséquence est que toutes mes relations humaines sont bloquées. Ta black-list est trop remplie, tu es toi-même trop souvent black-listée : il doit donc y avoir quelque chose de rouillé. Hillel répond que la première chose à observer est la suivante : **ce que tu détestes, ne le fais pas à l'autre**. Hillel reprend la phrase de *veahavta* et la dit à l'envers. Le premier niveau de *veahavta*, pour Hillel est celui-là. C'est brillant. Parce qu'on se dit aisément, bon, je veux bien être sympa avec untel mais enfin je ne connais ni sa nature, ni sa culture. Moi par exemple, j'adore qu'on me rende visite le *shabat* après-midi alors que telle personne vivra cela comme une intrusion. On ne connaît pas l'autre, c'est vrai. Mais toi tu te connais. Hillel part d'un principe très juste : a priori si tu détestes quelque chose, l'autre aussi. Au pire, si tu évites quelque chose que tu aurais toi-même détesté alors que l'autre ne l'aurait pas détesté, ce n'est pas grave. En ayant ce principe à l'esprit, on n'est peut-être pas sûr de faire du bien, mais on est sûr de ne pas faire de mal. Dans la relation saine et harmonieuse à l'autre, c'est déjà fondamental.

Comment faire pour entretenir des relations véritablement harmonieuses ? Rabbi Akiva insiste sur ce *klal gadol baTorah* parce qu'il en a une expérience amère. Quand on y pense, il y a de quoi se dire que c'est la plus grande tragédie de l'histoire du peuple juif. La période de *sefirat haOmer* est censée être très joyeuse : on sort de *Pessah*, on se dirige vers *Chavouot*, c'est le printemps, les arbres sont en floraison, on travaille nos *midots*. Et hop, pas de musique, pas de mariage en raison de quelque chose qui a priori,

# La Paracha par Mariacha

## Peut-on apprendre à aimer ?

Aharei mot-Kedochim, Paris, vendredi 23 avril 2021 20:36-21:49

essentielle

n'a rien à avoir avec le Omer. 24000 élèves de rabbi Akiva meurent entre le premier jour de *Pessah* et le trente-deuxième jour. Pourquoi l'épidémie frappe à ce moment-là ? Parce que c'est le moment de prêter attention à sa façon d'être, aux autres autour de nous. Tu dois être le *keli* de la *Torah* à cette période-là. N'oubliez pas que rabbi Akiva était analphabète jusqu'à l'âge de 40 ans, il réalise que rien n'est jamais trop tard, il va étudier la *Torah*, il devient un *gadol* et a la plus grande *yeshiva* qui soit, 24000 élèves. En quelques jours, des milliers d'élèves meurent. Le corona à côté, ce n'est rien. La *Guemara* dans *Yevamot*, page 62 dit, *ve koulam metou beperek ehad*, tous sont morts en une petite période, *she lo naagou kavod zelaze*. Le mot *kavod* revient. Ils ne se témoignaient pas de *kavod*, dit le texte. Qu'est-ce que ça veut dire ? Est-ce qu'ils ne se levaient pas les uns devant les autres ? Ce sont quand même les élèves de rabbi Akiva, on est au sommet de la *Torah* orale. Tout ce que l'on fait aujourd'hui et ce que l'on sait de la *Torah* orale nous vient de Rabbi Akiva. Si je me mets à la place de rabbi Akiva qui a tant appris, tant enseigné pour voir ses élèves disparaître, ça me semble désespérant. Si *Hashem* me montre que ma *Torah* ne vaut rien, autant que j'aille retrouver mon troupeau, mes petites brebis. Comment a-t-il la force de déceler la problématique fondamentale du malheur de ses élèves, de conclure que c'est précisément le *klal gadol baTorah* mais aussi de partir dans le sud pour enseigner à cinq *hahamim Sages* ? A partir de ces cinq sages-là, toute la *Torah* orale nous est transmise. C'est comme s'il avait fallu une Shoah de la *Torah* orale, une destruction afin qu'elle renaisse de ses cendres. C'est une chose que nous savons faire dans notre peuple... On recommence ici avec ce principe fondamental de *klal gadol baTorah*.

J'aimerais qu'on comprenne ensemble l'enjeu du *kavod*, qu'on comprenne quoi éviter et vers où aller. Comme je vous l'ai dit, on ne sait pas grand-chose de cette épidémie. On se serait attendu à ce que des pages de *Guemara* traitent de cet événement, mais non : on a un petit passage dans *Yevamot* et un autre ailleurs. Le voici : *Rabbi Tarfon pose une question, rabbi Yehuda répond et rabbi Tarfon se tait. Le visage de rabbi Yehuda se colore de joie et rabbi Akiva lui dit alors : ton visage se colore de fierté d'avoir répondu au maître -alors qu'on se serait attendu à une expression de respect- je serais étonné que tu*

*vives longtemps.* Rabbi Yehuda a par sa réaction, montré qu'il jouit de sa supériorité intellectuelle devant son maître. Essayons de comprendre cette notion de *kavod* et de la développer. Vous verrez que c'est toujours le fondement d'une relation équilibrée. Le mot *kavod* n'est pas à la mode dans notre société égalitaire dans laquelle tout le monde a le droit de parler, de savoir mieux que l'autre. C'est aussi le principe de la démocratie que je n'accuse pas mais qui gomme les différences en considérant que n'importe qui, du fond de son antre, peut voter et avoir la même voix que les plus grands philosophes. Selon ce modèle, les hiérarchies doivent disparaître. On considère que la notion de *kavod* implique de la soumission et de la domination. Avant la révolution française, c'était le cas : untel était au-dessus, soumettait, envoyait untel en prison, en faisait ce qu'il voulait. Le *kavod* n'implique pas de soumission ni de domination. Que ce soit le *rav* et l'élève, le mari avec sa femme, des amis, le parent avec son enfant, il n'est pas question de hiérarchie. Tout d'abord, *kavod* vient du mot *kaved* qui veut dire lourd. Dans le *nah*, on utilise très souvent le terme de *kavod*. Par exemple, *ismah libi veyagel kvodi*, que mon cœur soit heureux et que mon *kavod* soit joyeux. Mon *kavod*, c'est mon âme, c'est mon intériorité, c'est mon moi intérieur. On utilise aussi le *kavod* pour parler de l'être, de l'essence d'une personne. Le mot *kavod*, même dans le *tefila*, intervient souvent avec le mot *or*, lumière, qui renvoie à la *neshama*. Il existe deux critères de *kavod*. *Kavod* classique : on respecte quelqu'un parce que le monde le valorise et l'honore comme le président, le premier ministre, le prix Nobel. Deuxième type de *kavod* : c'est moi qui valorise, subjectivement, quelqu'un, de telle sorte que je lui accorde une place, un poids, une présence. La plupart du *kavod* qui existe dans le monde relève du second type. J'accorde personnellement une place à quelque chose et donc j'ai un rapport particulier avec cette chose. J'ai du mal à employer le mot respect parce qu'on l'associe à des idées qui ne sont pas adéquates.

Comment instaurer une relation de *kavod* ? Prenons l'exemple d'une amie pour bien comprendre qu'il ne s'agit pas de domination. Il faut savoir que le *kavod* est une relation d'affiliation avec une personne qui s'installe lorsqu'on a repéré chez cette personne un trait de caractère que nous, personnellement, valorisons.

# La Paracha par Mariacha

## Peut-on apprendre à aimer ?

Aharei mot-Kedochim, Paris, vendredi 23 avril 2021 20:36-21:49

essentielle

J'ai remarqué qu'elle était très patiente avec ses enfants même lorsqu'ils lui montent sur la tête, même lorsque c'est le confinement, même lorsqu'il y a zoom à la maison. J'ai remarqué qu'elle ne se mettait pas en colère. Ah, moi si on m'avait dit ça, je me serais mise en colère. J'ai remarqué un *hessed* incroyable en elle ! Je repère une attitude, je l'identifie, je la verbalise et je décide d'être en relation avec cette personne qui me nourrit lorsque je la vois. Son attitude m'inspire et me donne même envie de lui ressembler. Je n'arriverais jamais à être comme elle, mais ça m'influence, ça m'inspire, c'est beau, j'admire ! Si j'ai verbalisé ça, j'ai une relation de *kavod* avec cette personne. En disant à une personne je suis ton amie parce que j'adore voir ta façon de gérer ceci ou cela, ça m'inspire, je ne me place pas dans un rapport de force avec un dominé et un dominant. Je ne fais pas non plus de moi quelqu'un d'insignifiant. Bien au contraire ! C'est justement ça la relation de complémentarité. Je sais que je suis manquante dans ce domaine-ci, j'ai repéré quelque chose d'incroyable dans ta façon à toi de procéder et donc je nourris la relation de cette admiration. Certainement qu'elle aussi est mon amie parce qu'elle a décelé chez moi quelque chose qui l'inspire. Le *kavod* fonde une relation. En témoignant du *kavod*, on dit à la personne tu existes dans ma vie parce que ces choses repérées en toi me nourrissent. La relation est alors solide. C'est alors comme si la qualité que j'admire nous appartenait désormais à tous les deux, -puisque j'ai su la voir et m'en inspirer. Le *kavod* des parents bien sûr est différent mais relève du même principe. Même sans avoir besoin de déceler des qualités chez nos parents, les parents nourrissent notre existence parce qu'ils nous ont donné la vie. C'est la toute première raison du *kavod*. Il existe des situations parentales dramatiques mais à minima, je dois du *kavod* à mes parents parce que je suis aujourd'hui porteuse de vie et parce que je peux aujourd'hui en faire quelque chose. Sur la base de *kavod*, on peut poser autre chose qui s'appelle *ahava*, l'amour. C'est pour cela que rabbi Akiva parle de *klal gadol* : si tu veux aimer l'autre, si tu veux créer du commun, la base est de témoigner du *kavod*. A la base, il faut repérer en l'autre quelque chose qui soit digne d'être dit, d'être signifié et qui me hisse vers le haut. Bien entendu, après avoir parlé du *kavod* des parents, je me dois de parler du *kavod* entre un homme et une femme. Rav Schlanger

dans l'*Ohel Rahel* dit que c'est la base d'une relation homme femme. Je vais quand même vous citer ce que dit la *Guemara* dans *Yevamot* qui se trouve -comme je l'ai découvert par hasard en préparant le cours- trois lignes après le passage qui traite de la mort des élèves de rabbi Akiva : *Aohev et ishto kegoufo*, celui qui aime sa femme comme son propre corps, *veamehabda yoter migoufo*, **celui qui la respecte plus que son corps**, *alav akatouv omer*, le *passouk* dit sur cet homme *ki shalom oaleha*, il peut être sûr d'avoir le *shalom* dans son foyer. Mesdames, la recette est écrite et je vous invite à la ramener à la maison. Page 62 est inscrite la recette du *shalom bait*. Cela vaut bien sûr dans les deux sens, le mari envers sa femme et la femme envers son mari. Rav Schlanger explique que l'allumage des bougies de *shabat*, c'est la notion de lumière et donc de *kavod*. Allumer les bougies de *shabat*, c'est allumer la lumière intérieure dont l'autre est porteur. Je vais vous raconter une toute petite anecdote qui a eu lieu hier. Mon fils est reparti à la *yeshiva* et la veille de son départ je me suis dit que je n'avais pas pris suffisamment le temps de m'asseoir avec lui, de parler avec lui. Il se trouve que j'aime beaucoup l'écriture et que contrairement à une discussion, ça reste. Je lui ai écrit six pages à lire dans l'avion avec toutes les recommandations de la mère juive : mon chéri, ceci est important, cela aussi. A un moment, j'écris sans même l'avoir prévu : ton papa est porteur de cette valeur-là, suis son exemple. J'avais demandé à mon mari qui l'emmenait tôt à l'aéroport de bien lui donner la lettre. En rentrant je vois mon mari tout ému, il m'a dit c'est beau ce que tu as écrit, ça m'a beaucoup touché ! On oublie de dire les choses simples et évidentes. J'avais adressé cette lettre à mon fils mais finalement ça m'a permis d'envoyer un message de *Kavod* à mon mari. Quand je dis ça, je ne m'amointris pas, au contraire, je me hisse vers le haut avec toi à qui j'adresse un compliment. Je vais moi aussi être portée par cette *mida*. Lorsque l'on valorise une personne, on lui dit tu existes dans ma vie, il y a pour toi une place. Mes qualités et mes réalisations sont importantes mais elles ne vont pas prendre tout l'espace. Ce sera le rôle de l'autre de les relever. Dire tu as une place dans ma vie est ce qui fonde la relation. Là-dessus, vous pouvez mettre toute la *ahava* que vous voulez. Sans ce *kavod*, inspiration due à la qualité de quelqu'un, l'amour n'aura pas de

# La Paracha par Mariacha

## Peut-on apprendre à aimer ?

Aharei mot-Kedochim, Paris, vendredi 23 avril 2021 20:36-21:49

essentielle

fondations solides. C'est là je crois, l'essentiel de ce que nous enseigne rabbi Akiva dans cette *parasha*. Et la magie du kavod opère car quand on s'habitue à décèler chez nos proches leurs qualités, comme dans un effet miroir, nous sommes valorisés à notre tour. C'est ce qu'enseigne la mishna dans Avot : « qui est digne de respect ? celui qui respecte toute personne » c'est-à-dire celui qui s'est habitué à avoir un scanner intérieur qui repère les qualités des uns et des autres. Cette personne sera à coup sûr également valorisée par son entourage. Qu'on soit *beezrat Hashem* à la hauteur de cet enseignement, à la hauteur aussi de *kedochim*. N'ayez pas peur, on peut être *kadosh*, à nous de créer des relations saines.

Mariacha Draï

Si vous désirez obtenir toutes les informations liées à la diffusion des podcast, info, livrets...cliquez sur le lien suivant : <https://linktr.ee/essentielleMariachadrai>  
Tout nouveau suivez nous sur Insta : [Mariacha\\_drai](#)

### Réfoua chéléma – Guérison de :

- Hava bat Turquia
- Moche Nethanel ben Ra'hel Mina

### Zivoug-l'âme soeur

- Myriam bat Hava
- Esther bat Sarah

### Leiloui nishmat – Élévation de l'âme de :

- Fredj ben Benini
- Baroukh ben Rakhel vé Moshe Pinto (24 Ivar 5780)

SCANNEZ MOI !



essentielle